

Un amour à travers chants

Autor(en): **Kergomard, Jules**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 49

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183430>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Aux jours mauvais, au temps prospère,
Celui que charmaient vos ébats,
M'appelait encor « sa bergère » ;
Oh ! je l'aimais, ne riez pas !

Et maintenant, sa voix s'est tue,
Sa place est vide à mon foyer,
Cher souvenir ! mon âme émue
Près de lui voudrait s'envoler.
Et je le vois, ô doux mystère !
Et je l'aime encor ici-bas,
Petits enfants, mon cœur espère,
Il m'attend... oh ! ne pleurez pas.

Brassus, décembre 1875.

Hector GOLAY.



UN AMOUR A TRAVERS CHANTS

— Les Anglais n'apprécient que le succès tout fait. Il est probablement à cette heure chez Mademoiselle Van Mær, qui lui fera beaucoup plus d'honneur, et de recettes, que je ne lui en aurais pu procurer, car je doute de plus en plus de ma vocation pour le théâtre. Est-ce que vous tenez beaucoup, mère, à ce que je monte sur les planches ?

— Non, certes, mais...

— Oui, je sais. Mais je donnerai des leçons, je chanterai dans les salons. Je gagnerai beaucoup d'argent... et nous payerons nos dettes. Vous verrez, mère, que tout s'arrangera et...

Elle tressaillit et s'arrêta. Un coup de sonnette venait de se faire entendre.

— Tiens, dit la mère, voilà que cela s'arrange déjà ; c'est notre dicecteur qui arrive.

— Je ne crois pas, répondit la jeune fille, en appuyant la main sur sa poitrine. Mère, reprit-elle, allez ouvrir, je vous en prie ; je vous dirai pourquoi plus tard.

Quelques secondes après, la mère rentra dans le salon accompagnée d'un jeune homme.

Celui-ci, c'est-à-dire Gérard, et la jeune fille, dans laquelle on a certainement reconnu Lydie de Baudrey, échangèrent un regard où il y avait des éclairs et des larmes, mais une infinité d'autres choses encore.

Tout à fait rassuré par ce regard, et aussi, en apercevant sur la cheminée du salon une certaine petite boîte en palissandre qu'il reconnut tout de suite, Gérard se retourna vers la vieille dame et lui dit d'un ton respectueux :

— Je me nomme Gérard de madame. Ma famille était honorablement connue en Bretagne, et je me suis toujours efforcé de conserver pures les traditions qu'elle m'a laissées. Je crois donc n'être pas indigne de demander à madame la comtesse de Baudrey...

— Vous savez notre nom, monsieur ? s'écria la vieille dame d'un accent à la fois hautain et confus.

— Oui, madame, répliqua Gérard. Mais, rassurez-vous, je ne l'ai dit à personne, et, comme j'avais l'honneur de vous le dire, je vous demande l'autorisation d'offrir à mademoiselle votre fille un... engagement...

— Un engagement ! s'écrièrent en même temps la mère et la fille également surprises, quoique pour des motifs différents.

— Vous êtes directeur de théâtre, monsieur ? demanda la comtesse sérieusement, pendant que Lydie souriait.

— Non, madame ; mais j'aime passionnément... la musique. Je connais et j'admire le talent de mademoiselle...

— Mais vous savez aussi son échec d'aujourd'hui ?

— Oui, mais je crois en connaître la cause, dit Gérard en souriant à Lydie, et malgré, ou plutôt à cause de cet échec, je lui propose un engagement.... ah ! pas très splendide.... trente mille francs par an seulement...

— Mais c'est magnifique, interrompit madame de Baudrey.

— Non, madame, c'est bien au-dessous du talent de mademoiselle de Baudrey. Aujourd'hui, ou l'an prochain on ne lui donnerait peut-être pas davantage pour ses débuts ; mais dans deux ans on lui offrirait probablement dix fois plus. Or,

l'engagement que je lui offre, moi, devant rester toujours au même chiffre et être de plus éternel...

— Mais, monsieur, est-ce une plaisanterie ? demanda d'un ton assez menaçant la comtesse qui, à force de ne pas comprendre, commençait à perdre patience.

— Non, mère, c'est sérieux, et j'accepte, intervint Lydie, en tendant à Gérard une main qu'il saisit avec ivresse.

— Enfin ! m'expliquerez-vous ? reprit la mère.

On lui expliqua tout et elle consentit... provisoirement... demandant à se renseigner.

— Ce n'est pas nécessaire, dit gaiement mademoiselle de Baudrey ; et, s'adressant à Gérard : Deux mois après notre arrivée à Bruxelles, ne pouvant me résigner à ne rien savoir de vous, quoique je fusse décidée à ne vous rien dire de moi, j'écrivis, sous le nom de madame Reybaud, à ce notaire de Vannes dont vous m'aviez communiqué la dépêche. En même temps que ce que vous étiez devenu, je lui demandais... je ne sais trop pourquoi... dit Lydie avec un adorable sourire, quelques détails sur votre famille et sur vous. Il me répondit — tenez mère, voilà la lettre — que vous aviez fait un héritage et que, depuis vous étiez parti et voyagiez, il ne savait où, et il finissait en me confirmant... tout le bien que je pensais de vous, ce qui me rendit bien heureuse, en me permettant de me livrer sans remords désormais, quoique toujours sans espoir, à un amour auquel nous nous étions, vous l'avouerez, livrés l'un et l'autre un peu légèrement.

— Et, tout en m'aimant, vous m'auriez laissé vous chercher éternellement et inutilement à travers le monde comme je le fais depuis un an ?

— Qui sait ? si j'avais fait fortune...

— Ainsi, c'est moi qui vous en ai empêché, en vous faisant manquer aujourd'hui votre premier prix et cet engagement à *Her Majesty's Opera*.

— J'aime mieux le nôtre.

— Parce que ?

— Parce qu'il me dispense de monter sur les planches et me permettra de ne chanter que pour...

Elle s'arrêta.

— Pour ?... demanda Gérard suppliant.

— Pour... moi, dit-elle d'un ton de défi adorable.

Mais comme Gérard faisait la moue et que la comtesse était encore plongée dans la lettre du notaire, Lydie lui tendit la main et se penchant à son oreille, elle répéta :

— Pour moi ; mais elle ajouta aussitôt : comme autrefois, au pavillon.

Devenue madame Gérard de K... Lydie, du consentement de son mari, chante, de plus, souvent, à Paris, pour leurs amis communs, et pour les pauvres, et chaque fois qu'elle chante, elle rend heureux jusqu'aux malheureux.

Jules KERGMARD.

L. MONNET.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Dimanche 5 décembre 1875.

LA CITERNE D'ALBY

Drame historique en trois actes.

ROQUELAURE

Où l'homme le plus laid de France.

Vaudeville en 4 actes.

Les bureaux ouvriront à 6 1/2 h. On commencera à 7 heures

Au magasin MONNET, rue Pépinet, Cartes de visites très soignées et livrées dans la journée.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY